title : Journal de l’Empire (1808-10-03), Théâtre français, *Les Femmes savantes*.

creator : Julien-Louis Geoffroy

editor : OBVIL

copyeditor : Charlotte Dias (OCR et stylage sémantique)

publisher : Université Paris-Sorbonne, LABEX OBVIL

issued : 2016

idno : http://obvil.paris-sorbonne.fr/corpus/journaldelempire/1808/theatrefrancais/femmes-savantes

source : Journal de l’Empire, Paris, Lenormant, 3 octobre 1808.

created : 1808

language : fre

# Théâtre français. *Les Femmes Savantes*.

On vit bien à Paris sans la tragédie ; à peine s’aperçoit-on de son absence. La comédie fait seule le service, et le fait avec beaucoup de succès. Des pièces autrefois abandonnées attirent la foule : le goût du public semble se réveiller pour Molière ; je ne sais cependant s’il faut faire honneur de cette affluence au goût du public, et non pas à l’intérêt qu’inspire une actrice toujours débutante, parce qu’elle offre toujours le charme piquant de la nouveauté. Ce qui dépose en faveur du public, c’est que Mlle Émilie Leverd ne joue point dans *Les Femmes savantes*, et que dernièrement *Les Femmes savantes* ont fait grand plaisir, quoique diamétralement opposées aux idées et aux mœurs actuelles.

Cette comédie des *Femmes savantes* a toujours singulièrement déplu aux beaux-esprits qui, dans le siècle dernier, s’arrogent le titre de sages : les femmes entêtées de vers et de philosophie, étant les principaux instruments de la fortune et de la gloire de ces soit-disants sages, ils combattaient *pro aris et focis*, en décriant la pièce de Molière, non pas à la vérité sous le rapport littéraire : ils étaient forcés de convenir que c’était une excellente comédie ; mais ils prétendaient que Molière, dans cet ouvrage, avait sacrifié la raison et la vérité à la satire.

M. Thomas, enthousiaste de la femme d’un ministre fameux, émule et rivale de son mari en lumières illisible ; M. Thomas a fait un livre sur les femmes, où il y a plus de galanterie que de talent ; et dans ce livre il attaque la comédie de Molière, comme injuste et déraisonnable : suivons un peu le fil de ses idées ; il est toujours curieux de voir comment raisonne un philosophe.

« Il semble, dit M. Thomas, que dans un pays et dans un siècle où l’on est prodigieusement loin de cette première innocence qui attache des plaisirs purs à la retraite et à l’heureuse ignorance de tout, hors de ses devoirs ; dans un siècle où les mœurs générales sont corrompues par l’oisiveté ; où tous les vices se mêlent par le mouvement, et où on ne peut plus suppléer et remplacer les vertus que par les lumières, au lieu de détourner les femmes, d’acquérir des connaissances et de s’instruire, il fallait les y encourager. »

N’est-il pas déjà bien triste et bien honteux pour les lumières et pour les connaissances, de ne pouvoir que suppléer et remplacer les vertus, de n’être bonne qu’à jeter sur les vices un vernis trompeur, à servir de manteau de corruption ? Le défenseur des femmes ne s’aperçoit pas qu’il n’est ici que l’écho du plus grand ennemi des sciences et des arts, du fameux genevois couronné à l’académie de Dijon, pour avoir soutenu que les sciences étaient nuisibles aux mœurs : c’est là ce qu’un académicien ne doit jamais avouer. Quoi, les lumières et les connaissances ne pourraient pas s’allier avec les vertus, et ne seraient qu’une compensation pour les vices et les mauvaises mœurs ? On ne peut rien dire de plus fort contre les lumières et les sciences. Fénelon, qui n’était pas un poète comique, mais un vénérable sage, est aussi sévère que Molière, sur cet abus de la science dans les femmes : son livre sur l’éducation des filles renverse tous les raisonnements de M. Thomas. Fénelon connaissait sans doute beaucoup mieux que M. Thomas, les mœurs du siècle dans lequel il vivait ; et cependant ce qu’il recommande le plus, c’est de donner aux filles la connaissance de leurs devoirs : tous ses principes d’éducation ont pour objet d’en faire, non pas des savantes, mais de bonnes mères de famille, des épouses sages et molestes, des femmes vertueuses. Il ne renonce pas à la vertu, comme le fait si lestement M. Thomas, sous prétexte que le siècle est corrompu ; il ne cherche point à suppléer, à remplacer les vertus ; pour mettre à la place un vain jargon et un masque d’imposteur ; mais il s’efforce d’inspirer et d’établir solidement les vertus elles-mêmes.

Où M. Thomas a-t-il appris que les mœurs générales fussent corrompues en 1672, au point qu’on eût besoin d’en déguiser la difformité avec le fard des sciences ? C’est une erreur et une chimère. Les mœurs de la cour et des grands n’étaient pas, à la vérité, très pures : mais, dans la classe moyenne, il y avait encore beaucoup de simplicité, d’économie, de bonne foi ; les vertus y régnaient, il n’était pas nécessaire de les suppléer et de les remplacer par l’orgueil et l’arrogance qui accompagnent l’abus du savoir. C’est dans cette classe moyenne que Molière a choisi ses savantes, pour en mieux faire ressortir le ridicule ; car les prétentions et les raffinements du bel esprit choquent moins dans de grandes dames, telles que celles qui composent l’hôtel de Rambouillet. On suppose que dans l’oisiveté que prêtent leur rang et leur fortune, elles ont plus de temps à donner à ces niaiseries scientifiques.

Si l’on en croit M. Thomas, Chrysale n’est pas un personnage du siècle de Louis XIV ; il faudrait remonter à deux cent ans pour trouver la copie de cet original. Chrysale, il est vrai, n’est pas un homme du grand monde, mais c’est un bourgeois du siècle de Louis XIV, un bourgeois qui pense, parle et agit comme la plupart des bourgeois de ce temps-là : sa femme et ses filles sont des pédantes d’autant plus folles, qu’elles sortent de leur état de bourgeoises, et n’ont point le ton qui distinguait alors la bourgeoisie. Rien ne pouvait rendre plus saillant le sot orgueil de ces précieuses, que le gros bon sens et la naïveté de ce bon père de famille, qui est le seul raisonnable dans sa maison, avec sa fille Henriette et sa servante Martine. M. Thomas pense qu’il eût mieux valu opposer aux savantes une femme très instruite, mais en même temps douce, simple et modeste : cet académicien parle en homme qui n’a aucune idée du théâtre. Il y avait alors, comme aujourd’hui, si peu de ces savantes douces, simples et modestes, qu’un pareil personnage aurait paru aussi invraisemblable que froid et insipide dans une comédie ; il y avait, au contraire, plus de bourgeois comme Chrysale, que de bourgeoises comme Philaminte, Armande et Bélise. Molière, qui connaissait parfaitement son art, a donc choisi très heureusement cet homme simple et naturel, pour le faire contraster avec de sottes bégueules, ivres d’un faux savoir.

« On sent bien, dit M. Thomas, que je ne prétends point blâmer ici ce rôle de Chrysale come rôle comique : il est du plus grand effet ; et dans ce genre, Chrysale et Martine sont véritablement les deux rôles de génie de la pièce. »

Ne dirait-on pas que les autres rôles ne sont pas des rôles de génies ; qu’il n’y a point de génie dans Trissotin, dans Clitandre, dans Vadius, dans Henriette, dans Armande, dans Philaminte ? Tous ces rôles sont excellents, et dignes du génie qui les a créés ; mais, à l’exception de ceux d’Armande et de Philaminte, ils n’avaient pas de quoi paire à un homme tel que M. Thomas, qui voyait à regret, dans Trissotin, un académicien et un bel-esprit bafoué ; dans Vadius, un savant, et un érudit berné ; dans Clitandre, un courtisan qui traite les auteurs de gredins : dans Henriette, une fille de bon sens qui fait peu de cas du grec. Ce personnage de Chrysale, si admirable sous le rapport théâtral et comique, M. Thomas le trouve mauvais en l’examinant *du côté moral*. Nous venons de voir, tout à l’heure, les sciences incompatibles avec les vertus : voilà maintenant l’art de la comédie et l’effet théâtral en contradiction avec la morale. Sur ce dernier article, M. Thomas pourrait bien avoir raison contre son gré ; car il partageait les préjugés de sa secte sur l’utilité morale des spectacles.

Enfin, le grand reproche que M. Thomas fait à Molière ; c’est d’avoir oublié que les mœurs d’un siècle sont incompatibles avec celles d’un autre ; et que par un certain enchaînement de vertus et de vices, il y a un progrès nécessaire de lumières comme de mœurs, auquel il est impossible de résister. » Il y a, dans cette phrase, un certain enchaînement de grands noms, qui ne permet pas d’apercevoir du premier coup-d’œil, qu’elle ne dit rien, ou du moins qu’elle ne dit qu’une chose for commune. Tout le monde sait que les mœurs changent, et que celles d’un siècle ne ressemble point à celles d’un autre. Depuis François Ier, ces changements ont été plus rapides et plus rapprochés. De puis Louis XIV, les révolutions se sont encore prodigieusement accélérées ; elles sont devenues sensibles tous les dix ans : entre notre temps et celui de Molière, pour ce qui regarde le caractère, les mœurs, la manière de voir et de penser, la différence est plus grande que celle qui a coutume de s’opérer dans l’espace de trois ou quatre siècles.

M. Thomas a raison de dire que rien ne peut résister à ce progrès de mœurs ; mais il embrouille beaucoup sa pensée en joignant aux mœurs *les lumières* ; car *lumières* se prend toujours en bonne part, *mœurs* se dit également des bonnes et des mauvaises, *progrès* se dit également du mal comme du bien. Ce mot *lumières* jette donc une grande obscurité, et semble faire entendre que, M. Thomas regarde ce progrès nécessaire de mœurs et de lumières, comme supposant toujours une réforme, une amélioration, amenant infailliblement un état meilleur que celui qui a précédé ; et qui retombe dans la fameuse doctrine du *perfectionnement* progressif et *infini* qui soutiennent plusieurs de nos sages, mais qu’ils ne prouvent pas.